

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'IDÉE DE PROGRÈS SPIRITUEL ET MORAL

L'idée d'un perfectionnement nécessaire et indéfini de l'humanité est une idée spécifiquement moderne. Née à la fin du XVIII^{ème} siècle, elle s'est affirmée, au cours du siècle suivant, comme une des principales lignes de force du romantisme moral et politique, et les critiques sévères et décisives dont elle a été l'objet n'ont pas aboli son rayonnement dans la société contemporaine. La pensée de l'antiquité classique, dominée par une conception très ferme de la nature et des limites de l'homme et un certain mépris platonicien à l'égard de la durée et du changement, eût vu un monstre dans cette idée d'une évolution fatale de l'espèce humaine vers un nouvel âge d'or. Les anciens savaient bien qu'on ne se baigne pas deux fois dans la même eau, mais ils ne pensaient pas que l'écoulement du fleuve eût la vertu de perfectionner à l'infini le corps du baigneur...

Le mythe moderne du progrès nous apparaît comme une projection caricaturale, dans l'ordre profane et temporel, de la foi et de l'espérance chrétiennes. Les instincts surnaturels implantés dans l'âme humaine par plusieurs siècles de christianisme survivent en effet à l'extinction de la foi vivante : ils provoquent alors en se matérialisant les plus désastreuses utopies. Ainsi l'aspiration vers la béatitude céleste se transforme en course au progrès, la soif d'absolu quitte la sphère de l'éternel pour s'installer dans un futur toujours reculant, l'indéfini se substitue à l'infini. Et cette foi, cette espérance dégradées, à l'instar des vertus théologales dont elles sont la transposition, ne se laissent pas abattre par les démentis de l'expérience. Quels que soient les échecs et les méfaits historiques de ses idoles (démocratie édénique, liberté, égalité, etc.), l'adorateur du progrès n'est pas ébranlé dans sa foi ; il refuse de juger l'arbre à ses fruits ; imbu des promesses de l'absolu, il transcende ces misères du relatif. Les mœurs s'effondrent, la guerre dévore

les peuples, l'humanité est meurtrie jusqu'à la substance : il ne voit là que la rançon d'une ascension inéluctable et les douleurs d'un enfantement glorieux. Les idoles, comme le vrai Dieu, exigent d'être adorées par delà les apparences. *Fides de non visis... Contra spem in spe...*

* * *

Le mythe du progrès indéfini procède aussi (et cette illusion se rattache, comme la précédente, au péché d'idolâtrie, à la divinisation de ce qui n'est pas Dieu) d'une méconnaissance naïve des *limites* de l'esprit et du cœur de l'homme. On part de ce fait que chaque effort, chaque expérience, chaque découverte, chaque pas en avant de l'humanité s'accompagnent nécessairement d'un enrichissement intellectuel ou moral. Or, comme la marche en avant de l'humanité ne s'arrête pas, le progrès intérieur obtenu par la superposition de ces avantages ne s'arrête pas non plus : il est indéfini comme l'expérience, l'action et le temps qui le nourrissent.

Il est très vrai que l'humanité se livre sans cesse à des expériences nouvelles. Mais il est absurde de croire que les fruits intellectuels et moraux de ces expériences puissent s'ajouter indéfiniment les uns aux autres, à la façon d'un capital qui s'arrondit. Autant pour l'individu que pour l'espèce, le progrès par addition, totalisation, reste étroitement limité : ce qui existe surtout, c'est le progrès *par substitution*.

Serrons la question de plus près. Qu'il s'agisse d'émancipation individuelle ou de réformes sociales, la grande illusion des amoureux du changement est de considérer implicitement comme acquis à jamais, comme allant de soi les avantages inhérents à l'état de choses qu'ils essayent de transformer, et de s'imaginer que les bienfaits du progrès vont s'ajouter à ceux de la tradition comme, dans une construction, l'étage supérieur couronne sans l'abolir l'étage inférieur. Ils sont à mille lieues de se douter que l'étroite nature humaine, loin de se prêter à un tel cumul, ne peut se remplir dans un sens qu'en se vidant dans un autre et combien l'expression vulgaire « un clou chasse l'autre » exprime une vérité psychologique profonde.

Nous n'avons que l'embarras du choix pour illustrer cette thèse à l'aide d'exemples concrets. Voici tel jeune homme timide et consumé de passions qui envie un séducteur triomphant ou tel auteur ignoré qui soupire après la gloire. L'un et l'autre ne doutent pas que, si leurs vœux se réalisaient, ils pourraient jouir de « l'amour » et de la gloire avec la fraîcheur et l'intensité de sentiment que créent en eux la soli-

tude et l'attente. S'ils connaissaient la vulgarité, l'encombrement et la lassitude qui accompagnent le succès, le désireraient-ils autant ? Il me souvient (j'étais alors presque un enfant) d'un soir d'été où je revenais de la moisson avec un voisin. Celui-ci me dit : pendant que nous nous tuons de travail, il est des riches qui se prélassent dans les villes d'eaux et qui sont heureux ! Je l'approuvais presque : aux yeux de notre fatigue le repos apparaissait comme une béatitude... J'ai appris depuis que la fatigue du moissonneur renferme encore plus d'euphorie que l'oisiveté d'un client de palace.

La même illusion se retrouve à la base de maints rêves naïfs d'émancipation sociale. Combien de fois ai-je entendu invoquer la sagesse et la bonté spontanées du peuple pour légitimer les pires utopies révolutionnaires ! On oubliait seulement que cette bonté et cette sagesse sont précisément le fait d'un peuple vivant en cercle fermé et soumis à d'étroites nécessités et qu'une émancipation brutale risque de les ruiner à jamais. Quand Victor Hugo voyait dans l'instruction du peuple un remède à tous les maux sociaux, il ne soupçonnait pas que le bon sens et la profondeur populaires seraient les premières victimes de ce ruissellement de lumières livresques. Que n'a-t-il eu l'occasion de sonder l'abîme qui sépare, en fait de densité humaine et de connaissance vraie, tel paysan traditionnel et presque illettré de son petit-fils déraciné qui n'a pour tout atout dans la vie qu'un maigre diplôme issu d'un long séjour anémiant dans les forceries scolaires ! Peut-être alors eût-il convenu avec Bridoux que le travailleur manuel puise dans son expérience et dans son labeur une sagesse plus profonde que celle des livres et que, s'il est bon de lui apprendre à lire, à écrire et à compter, « il n'est pas urgent de le détourner de son chemin pour en faire un cuistre ». De même pour l'émancipation des femmes : l'ouvrière, la dactylo ou la fonctionnaire ne s'ajoutent pas, pour la délivrer et l'épanouir, à la femme d'intérieur, à l'épouse et à la mère : c'est en général la femme d'intérieur, l'épouse et la mère qu'il faut sacrifier pour obtenir l'ouvrière, la dactylo ou la fonctionnaire.

L'évolution psychologique de l'humanité fait donc songer à un perpétuel mouvement d'émigration plutôt qu'à un processus de croissance et de conquête. Les hommes, à chaque tournant de l'histoire, se ruent vers de nouveaux modes de penser, d'agir et de vivre et laissent désertes les positions qu'ils occupaient précédemment. Ainsi s'explique notre ignorance profonde du climat moral des époques disparues et les difficultés sans nombre auxquelles se heurte l'historien dès qu'il s'agit, non plus de narrer les événements, mais d'interpréter les mobiles inti-

mes qui dirigeaient les actions de nos ancêtres. Je songe parfois à ce qu'étaient, il y a cinquante ans, les moeurs, les goûts, les distractions, les façons de sentir et d'aimer des habitants de mon village. Je connais encore cela par mes contacts avec les vieillards, mais les jeunes gens, happés tout entiers par le progrès, n'y portent plus intérêt, et l'heure approche à grands pas où ces humbles trésors de la pensée et du coeur glisseront à jamais dans l'oubli. La Varende, parlant des paysans du XVIII^{ème} siècle, écrit quelque part : « Là régnait la gaieté gentille des anciennes races paysannes, des paysans héréditaires, leur finesse, leur courtoisie de tact, leurs convenances strictes. C'est une chose très particulière : nous sommes quelques uns seulement, dans le vaste monde et qui allons bientôt mourir, à le savoir encore ».

L'accélération de ce processus de substitution et d'oubli, la multiplication des ruptures entre le présent et le passé, qui font de l'histoire un pointillé sans unité, sont un des signes majeurs de la décadence des individus et des peuples. Quoi de plus significatif à ce point de vue que cette incessante ruée de l'homme moderne vers des nouveautés qui se succèdent sans laisser de traces et son obéissance servile aux caprices de la mode ? Le décadent vit dans une fuite perpétuelle ; il ne garde rien de ses lectures, de ses opinions, de ses engouements d'hier, et ses états d'âme, au lieu de se compléter organiquement les uns les autres, ont la mobilité et la discontinuité du songe. Inversement, la résistance au progrès anarchique et niveleur,¹ la compénétration entre le passé et le présent caractérisent les grandes époques et les grands hommes. Une civilisation classique est la fleur de tout un passé dont les racines restent présentes et vivantes, et les hommes supérieurs sont ceux qui tiennent unies et embrassées dans leur âme de larges fractions d'histoire et de destinée. Goethe expliquait le génie poétique par la coexistence, chez le même individu, d'un esprit d'enfance miraculeusement conservé dans toute sa fraîcheur créatrice et de la maîtrise technique de l'adulte. Les mêmes vues peuvent s'appliquer d'ailleurs aux autres variétés du génie humain. L'esprit d'un Napoléon nous apparaît par exemple comme une gigantesque charnière entre la nouveauté révolutionnaire et la tradition de l'ancienne Europe. Et peut-

¹ Ces adjectifs péjoratifs marquent suffisamment, que nous ne critiquons pas, en tant que telle, la marche en avant de l'humanité. Nous distinguons seulement entre le progrès qui mutile et le progrès qui accomplit. Quand Napoléon écrit : « J'ai conjuré le terrible esprit de nouveauté qui courait le monde », il ne parle pas en conservateur rabougri, mais en ennemi d'un progrès sans assises et sans unité.

être, en définitive, la grandeur d'une époque ou d'un personnage se mesure-t-elle avant tout à la quantité de passé qu'ils peuvent faire tenir dans le présent.

* * *

Il ressort de ces considérations que le progrès par addition pure et simple n'existe pas ; tout avantage, toute conquête se payent, et l'évolution de l'humanité vers des formes de civilisation de plus en plus compliquées ressemble à la construction d'un édifice où les étages supérieurs seraient bâtis avec des pierres arrachées aux fondements. Et les transformations opérées par le progrès provoquent, suivant l'orientation des esprits, deux réactions opposées : celle des novateurs qui disent sans creuser plus avant la question : Enfin ! nous allons avoir cela, et celle des conservateurs qui soupirent : Combien allons-nous le payer ? Ces derniers pourraient préciser à leur usage le mot de La Rochefoucauld : Si nous connaissions bien *le prix* de ce que nous désirons, nous désirerions peu de choses avec ardeur.

Cette idée d'une rançon inhérente à tout progrès n'équivaut nullement dans notre pensée à une condamnation massive de l'effort créateur de l'homme. Il ne s'agit pas ici de choisir brutalement, mais de doser les deux termes de l'alternative. Sans doute les facilités, les raffinements et les complexités de tout ordre qu'introduisent dans le monde les progrès de la civilisation et de la spiritualité ébranlent toujours plus ou moins notre équilibre animal et nos vertus morales et sociales à polarité biologique. Mais l'esprit aussi, avec sa soif de conquête entraîne des sacrifices. Ceux qui réprouvent, au nom de la « bonne nature » tout effort moral, intellectuel ou technique montrent par là qu'ils considèrent l'homme comme un simple animal (et l'esprit comme une maladie : l'homme qui médite est un animal dépravé, disait Rousseau...). L'important n'est pas que les fondements de notre nature restent intacts (ils sont faits pour être brassés et exploités par l'esprit), c'est qu'ils ne soient pas complètement ruinés. La tension entre notre nature et notre pouvoir créateur ne peut pas s'accroître à l'infini ; les limites du progrès sont les limites même de l'homme. Au delà d'un certain point critique, les conquêtes de l'esprit ressemblent à celles d'une armée qui progresse sans assurer ses arrières : elles deviennent de plus en plus fragiles et menacées et finissent tôt ou tard par s'évanouir. C'est ainsi que meurent les civilisations trop poussées : après quoi l'humanité recommence à construire à partir de ses bases élémentaires...

Nous croyons au progrès parce que nous sommes des hommes ; nous ne croyons pas au progrès indéfini parce que nous ne sommes que des hommes. L'humanité n'est pas faite pour croupir dans des limites immuables ; elle n'est pas faite non plus (si ce n'est dans la ligne de la prière et de la grâce) pour un essor illimité.

* * *

A l'idée de *rançons* du progrès se rattache nécessairement l'idée de *limites* du progrès : un édifice dont on utilise les soubassements pour construire les parties supérieures ne saurait s'élever à l'infini. Cette conception nous éloigne de l'idée moderne d'un progrès indéfini pour nous ramener à l'idée antique de cycles historiques : aussi bien l'évolution de l'humanité au cours des âges nous offre le spectacle d'essors et de décadences plutôt que celui d'une ascension continue. Et ceci nous amène à réduire à sa juste valeur le concept moderne d'irréversibilité de l'histoire.

C'est là un slogan qu'on nous assène toutes les fois que nous cherchons dans le passé des leçons de santé et d'équilibre. Et, certes, nous n'ignorons pas que la vie des sociétés est tout aussi irréversible que celle des individus. Est-ce à dire qu'il n'existe pas, pour les sociétés comme pour les individus, des périodes de crise et de maladie et qu'il faille s'incliner avec respect devant toutes les aberrations sous prétexte que le temps ne remonte pas son cours ? Est-ce qu'un homme qui a contracté une maladie ne cherche pas à revenir, sinon au passé en tant que tel, du moins à un équilibre organique *semblable* à celui de l'époque où il se portait bien ? Pourquoi n'en irait-il pas de même pour les nations et l'humanité ? L'histoire est irréversible, mais elle est cyclique : après les crises et les décadences, elle ramène fatalement, *sous des modalités nouvelles*, les mêmes éléments de santé morale et sociale : cohésion des familles et des groupes, attaches cosmiques et religieuses, gouvernement des vraies élites avec acceptation de l'autorité par le peuple, etc. L'harmonie des sociétés implique à toutes les époques, la présence de ces éléments comme la santé du corps comporte, à tous les âges, un certain dosage des humeurs et un certain équilibre entre les organes et les fonctions. Nous ne reverrons certes jamais la tribu patriarcale, ni la *gens* romaine, ni la féodalité médiévale, ni la corporation d'ancien régime, mais nous n'en devons pas moins lutter sous peine de mort pour refaire une famille, une aristocratie et un statut organique du travail à la mesure du monde moderne. Seuls les adorateurs du progrès

nécessaire et rectiligne peuvent s'inscrire en faux contre cette thèse. Quant à nous, nous croyons à l'homme avant de croire à l'histoire. Contre Hegel, Marx et tous les penseurs qui font du devenir la cause et la mesure suprême des choses, nous repoussons toute foi *en la vertu nécessairement positive du changement*. L'être pour nous précède et domine le devenir : nous croyons à la réalité d'une nature humaine créée par Dieu une fois pour toutes, et le progrès de l'humanité dans le temps nous apparaît bon ou mauvais suivant qu'il satisfait ou qu'il contrarie les exigences éternelles de cette nature. Ce n'est pas l'homme qui doit s'adapter à l'histoire, c'est l'histoire qui doit s'adapter à l'homme.

* * *

Nous avons envisagé jusqu'ici la notion de progrès sous l'angle du développement de la civilisation en général. Une question plus particulière se pose : celle du progrès moral et religieux. Y a-t-il eu, depuis l'aube de l'histoire, ascension ou chute dans ce domaine ? Les hommes sont-ils meilleurs ou pires que jadis ? Le progrès moral échappe-t-il à la loi que nous venons de définir, ou bien comporte-t-il aussi ses rançons ? Et, dans ce cas, quelle est la nature de ces rançons ?

La réponse semble claire. Si nous comparons les mœurs actuelles à celles de l'antiquité ou du moyen-âge, nous constatons à première vue, un adoucissement considérable des mœurs et une évolution réelle vers le respect de l'existence, de la liberté et de la dignité de l'homme. L'esclave s'est changé peu à peu en serf, le serf en sujet et le sujet en électeur. La femme a été soustraite à la tutelle absolue du père de famille et l'enfant au joug d'une éducation coercitive. La guerre même s'est humanisée : on respecte les populations civiles, on ne met plus à sac les villes conquises, on ne viole plus les femmes, etc.

Arrêtons là nos exemples. Loin de nous la pensée de sous-estimer le progrès ainsi réalisé. Mais ce progrès est-il absolu ? Essayons, en reprenant chaque exemple, de déceler les maux qui se sont substitués aux maux disparus. L'esclavage antique était atroce, certes. Mais peut-être l'était-il en droit plus qu'en fait, car le lien d'appartenance personnelle, le contact humain entre le maître et l'esclave venaient souvent tempérer la rigueur théorique de l'institution. Le prolétaire moderne, l'être sans lieu, sans attaches, sans métier vivant, nanti d'un bulletin de vote et courbé en fait sous la férule d'un capitalisme sans entrailles mène-t-il une vie tellement plus humaine que l'esclave antique ? D'autre part, est-ce que l'état moderne qui, par des lois comme celle de la cons-

cription obligatoire, arrache les citoyens à leur foyer et à leur travail pour les envoyer pâtir et mourir dans des guerres dont ils ne connaissent ni les causes ni les buts n'a pas ressuscité à son profit la réalité de l'esclavage? Celui-ci, pour être anonyme et fonctionnarisé, en est-il devenu moins dur? Et l'oppression collective sans nom et sans visage est-elle plus légère que la tyrannie d'un individu? Les femmes et les enfants sont plus libres et mieux traités. Mais est-ce que le travail d'usine ou de bureau n'est pas aussi dur pour la femme que l'autorité de l'époux et l'assujettissement aux besognes domestiques? Et quant aux enfants, est-ce que la faiblesse des parents et des éducateurs d'aujourd'hui ne risque pas d'être aussi nuisible au développement de la personne humaine que les rigueurs d'autrefois? Et le néo-malthusianisme, l'avortement, dont personne ne conteste l'effrayante progression, ne sont-ils pas des maux plus cruels que l'ancienne férule? Ne vaut-il pas mieux pour un enfant être battu que condamné à mort avant sa naissance? Les lois de la guerre se sont adoucies. Mais est-ce que le rationnement et les réquisitions affectant des continents entiers, le transfert des populations et les bombardements aériens n'épuisent pas les nations en biens matériels et en vies humaines au moins autant que les pillages et les massacres, forcément limités à la zone des opérations militaires, des anciennes guerres? On ne viole plus les femmes au grand jour, et c'est là un progrès dont nous apprécions tout le prix. Mais la corruption des moeurs et la traite des blanches telle qu'elle existe dans certains grands centres (j'ai en ce moment le triste privilège d'avoir sous les yeux les résultats d'une enquête faite sur ce sujet à Marseille) ne conduisent-elles pas, par des voies moins directes mais aussi sûres, autant de femmes au déshonneur?

Il ressort de ce parallèle que le mal moderne tend de plus en plus à respecter certaines convenances extérieures; il répugne davantage à heurter la morale de front, il se fait légal ou souterrain, il opère avec des mains gantées. Le progrès moral dont se targue l'humanité réside donc peut-être avant tout dans ce fait que le mal se trouve de plus en plus contraint à se manifester sous des masques.

Une telle évolution est favorable en ce sens qu'elle marque une incontestable ascension de la conscience et de la sensibilité morales; il faut un minimum de vertu pour être hypocrite (l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, disait La Rochefoucauld...). Mais elle est défavorable en cet autre sens que le mal ainsi dissimulé ou légalisé devient infiniment plus difficile à connaître et à guérir. On

rosse un enfant, on viole une fille à grand fracas et à grand scandale : l'avortement et la traite des blanches s'opèrent dans l'ombre et le silence, et il est moins facile de lutter contre un ennemi masqué. Le mal conserve son être, mais il se défait de ses apparences criardes : à l'ulcère qui rongait la peau succède le cancer qui détruit l'intérieur du corps. Malgré son aspect floride, l'Europe de 1930 était plus malade que le moyen-âge avec son cortège de misères et de cruautés.

* * *

La Révélation chrétienne nous apparaît comme le principe essentiel de tout progrès authentique de la vertu. Et la rançon de ce progrès c'est à dire l'hypocrisie dans le mal, tient pour nous à l'avortement de ce même christianisme dans les âmes.

Un fait domine l'histoire : c'est que l'exemple et l'enseignement de Jésus-Christ suivis de la pénétration millénaire de sa religion dans les consciences ont placé le monde moderne dans un climat moral inconnu à l'antiquité. Les idées de respect de la personne et de charité universelle sont entrées dans le monde avec le Christ et n'en sortiront plus jamais. Il n'est plus possible à un penseur moderne de parler de l'esclavage ou des droits du vainqueur avec la dureté sereine des anciens. Même les adversaires de la morale chrétienne — un Machiavel ou un Nietzsche par exemple — restent imprégnés de cette morale : c'est au nom du bien commun et d'une bonté jugée plus haute qu'ils louent la cruauté ou la perfidie : ils sont immoralistes par moralité !²

Mais l'écueil touche ici le port. Là où le christianisme n'est plus vécu du dedans, les hommes, captifs malgré eux des cadres moraux, imposés par l'Évangile, réagissent par l'hypocrisie. Ainsi s'explique ce caractère fuyant, souterrain et honteux du mal moderne, que nous avons analysé. Le Christ n'a pas tué le péché, mais il lui a ravi l'innocence, la bonne conscience, il l'a contraint pour toujours à grimacer sous des fards. Les sépulcres même, gonflés de pourriture et d'osse-

² Les textes de Machiavel sont significatifs à cet égard : « Je dis que tout prince doit désirer être réputé clément et non cruel. Il faut pourtant prendre garde de ne point user mal à propos de la clémence... En faisant un petit nombre d'exemples de rigueur, vous serez plus clément que ceux qui, par trop de pitié, laissent s'élever des désordres d'où s'ensuivent les meurtres et les rapines ; car ces désordres blessent la société tout entière au lieu que les rigueurs ordonnées par le prince ne tombent que sur des particuliers ». La cruauté est ici conseillée comme un moyen d'éviter de plus grands malheurs et non pas légitimée comme telle.

ments, se blanchissent au dehors pour répondre à leur manière à la Blancheur éternelle. Telle est la cause profonde du pharisaïsme sous toutes ses formes. Celui-ci n'est pas autre chose qu'une adaptation impure et toute extérieure de l'âme au climat moral ambiant. Et plus ce climat est pur, plus le pharisaïsme est répugnant, comme par exemple dans les milieux religieux où les faux dévots, les pseudo-mystiques ne peuvent manifester leur bassesse et leur envie que sous le masque de l'amour chrétien. Misérable destinée que celle du vice empêtré dans la défroque de la vertu ! Tristes cafards condamnés à pécher loin du soleil !

Outre le pharisaïsme, l'abandon de la foi chrétienne vivante et agissante entraîne une disjonction, entre l'esprit et la chair, qui se traduit par la poussée parallèle d'un idéalisme nébuleux et d'un matérialisme desséché : double aberration moderne dont le monde moderne offre le spectacle éclatant.

Le Christ a apporté aux hommes l'idéal suprême. Mais cet idéal est un idéal d'incarnation, il s'adapte au réel pour le transformer, il imprègne l'homme tout entier, parce qu'il repose sur le contact direct entre l'âme et Dieu. Quand ce contact s'abolit, l'idéal chrétien demeure : il se débarrasse seulement de son poids de réalité humaine et divine pour glisser dans cette région illusoire où trônent l'idée et l'émotion pures. Les idoles du monde moderne, ces vérités chrétiennes devenues folles dont parle Chesterton, sont des vérités chrétiennes désincarnées. L'idéal devient ainsi un fantôme, un alibi ou une vengeance ; il ne s'adapte pas au réel, il s'y oppose. Des expressions courantes comme « s'évader, se réfugier dans l'idéal » montrent bien le caractère fictif de cette morale : à ce jeu-là, on n'atteindrait l'idéal qu'en désertant le réel. Aussi bien le faux-idéalisme, avec sa méconnaissance des lois de la vie, son absence de densité humaine et d'engagement profond et ses raffinements de susceptibilité, fleurit-il de préférence sur les terrains psychologiques les plus pauvres : il faut se sentir en prison pour désirer s'évader et les hommes s'enivrent d'autant plus volontiers du signe de la vertu qu'ils sont privés de la chose. Pour le vrai chrétien, au contraire, la nature n'est pas une prison dont on s'évade, c'est une demeure où l'on habite, et l'idéal n'est pas un refuge extérieur, c'est une fenêtre ouverte dans cette demeure, et par où pénètrent la lumière et la chaleur divines.

Mais là où les choses du ciel s'évaporent en idéalisme, les choses de la terre abandonnées à leur pesanteur, se durcissent en matérialisme : la faillite des réalités invisibles engendre le culte exclusif du sensible

et de l'immédiat. « On en est venu à vouloir tout voir et tout palper comme l'idolâtrie », écrit avec profondeur Victor Hugo, en parlant du matérialisme moderne. Mais l'idolâtrie moderne est plus basse et plus vaine que l'idolâtrie antique. Celle-ci était païenne : elle adorait une matière gonflée de divinité latente (Celui que vous adorez sans le connaître, disait saint Paul aux Athéniens...). Celle-là est athée : elle adore une matière vidée de Dieu. La première était vivante et religieuse ; la seconde est mécanique et sans âme : elle se traduit dans l'ordre intellectuel par un scientisme uniquement attaché au quantitatif et au mesurable (pas d'âme au bout des scalpels...) et dans l'ordre affectif par la poursuite de plaisirs artificiels et grégaires, plus cérébraux que vitaux, et le culte des trois divinités de la civilisation quantitative : la machine, la mode et l'argent. La qualité d'une idole varie du tout au tout suivant qu'elle précède ou qu'elle suit le vrai Dieu.

Pharisaïsme, déformation angélique ou mécanique de l'homme, — c'est sur ces misérables séquelles de l'avortement du christianisme que s'appuient les adversaires de notre foi — un Nietzsche ou un Renan par exemple — pour condamner, au nom de la nature et de la vie, le christianisme lui-même. Ils ne voient pas que leur critique n'atteint que ce qui, dans la religion du Christ, n'est pas ou n'est plus chrétien. Renan, décrivant les troubles, les langueurs, les raffinements moraux et sentimentaux de son adolescence mystique et fermée aux réalités d'ici-bas, déclare que son malheur fut d'avoir été trop idéaliste, trop chrétien. En réalité, il n'était pas assez chrétien : son idéal n'était pas assez fort pour être simple et naturel. *Corruptio optimi pessima*. Le christianisme élève le niveau moral de l'humanité dans la mesure où il réussit par la grâce de Dieu, il l'abaisse dans la mesure où il échoue par la faute de l'homme. Cette menace accrue de chute qui pèse sur l'être appelé à l'ascension la plus haute est contenue tout entière dans ce mot du Christ, que chaque chrétien devrait se répéter chaque jour pour purifier sa foi : Le dernier état de cet homme sera pire que le premier...

*
* * *

Il ressort de ce qui précède que le progrès spirituel de l'humanité réside avant tout dans un essor considérable de l'idéal moral et social : jamais les idées de respect de l'individu et du travail, de fraternité entre les hommes et les peuples et d'harmonie universelle n'avaient été aussi brassées et aussi répandues. Et la rançon de ce progrès tient dans ce

fait que les moeurs et la conduite des hommes n'ont pas suivi l'évolution de l'idéal : tout au contraire, l'époque moderne nous offre le spectacle inquiétant d'un effritement continu des vertus morales et sociales élémentaires. Cette poussée de la moralité sans corrélation dans les moeurs, qui fait de l'homme moderne une espèce de monstre divisé contre lui-même, nous livre la clef des contradictions effroyables de notre temps. Une époque qui a créé le prolétariat au nom des droits de l'homme et qui provoque les guerres mondiales les plus sanglantes au nom de la liberté, de l'union et du bonheur des peuples, une époque que ses péchés traînent dans le sang tandis que ses rêves l'emportent dans les nuées constitue un scandale unique dans l'histoire. Et c'est ce scandale que ressent l'homme de la rue lorsqu'il s'exclame naïvement : Comment de telles horreurs sont-elles possible au XX^{ème} siècle ! Il a raison : étant donné le degré de moralité théorique du XX^{ème} siècle, cela ne *devrait* pas être possible...

Comment remédier à cette scission entre l'idéal et les moeurs qui disloque l'homme ? Faut-il rabaisser l'idéal au niveau des moeurs et, sous prétexte d'en finir avec l'hypocrisie et l'utopie, devenir cynique et matérialiste ? Nous savons trop bien que l'unité de l'homme ne se fait jamais par en bas. Il s'agit au contraire, autant que la faiblesse et la malice de l'homme le permettent, d'élever les moeurs au niveau de l'idéal.

Aux époques biologiquement et socialement saines, l'idéal pouvait passer pour un luxe : dans la déroute actuelle des traditions et des moeurs, il apparaît comme une nécessité. Un religieux plein d'expérience me faisait récemment remarquer que les hommes modernes ont besoin de l'enseignement spirituel le plus haut pour atteindre péniblement à un équilibre humain et social (stabilité et fécondité du mariage, obéissance aux lois, accomplissement rigoureux du devoir d'état, continuité dans l'effort, etc.) que nos ancêtres possédaient bien mieux sans le savoir. Je connais quelques vieilles femmes du peuple dont toute la vie s'est écoulée dans l'effacement et le don absolus d'elles-mêmes. Elles ont élevé de nombreux enfants, aidé leur prochain, prié leur Dieu, subi la pauvreté et le malheur avec une force et une simplicité toujours renaissantes — et cela sans savoir ce que c'est qu'un idéal, sans s'être jamais enivrées de cette « marche à l'étoile » qui soulève l'âme de tant de jeunes filles modernes. De telles personnes ont des moeurs si pures, elles sont liées de si près à ce qu'elles aiment qu'elles n'ont pas besoin d'idéal. Ou plutôt leur idéal est si incorporé à leur être qu'il n'a pas besoin d'être conscient. Il ne rayonne pas au-dessus d'elles comme un

astre aussi éclatant qu'inaccessible, il brûle en elles comme un feu central invisible.

Aux époques de décadence, l'idéal fleurit d'autant plus que l'âme cesse d'étreindre et de dominer spontanément le réel. La conscience, avec toute son ampleur et tous ses dangers, grandit aux dépens de l'étroite sécurité de la vie : l'esprit transforme en étoiles les biens que la main ne peut plus atteindre. Et là gît la faiblesse et la force de l'idéal : il procède d'une certaine désincarnation de la vertu, mais il est pour beaucoup le seul frein opposé à l'invasion du néant et l'amorce d'une nouvelle incarnation. Tout est perdu — et l'exemple du monde actuel le montre assez — quand celui qui n'a plus de moeurs n'a pas non plus d'idéal. Aujourd'hui il faut comprendre pour vivre : c'est en partant de la tête qu'il faut refaire le corps.

En partant de la tête, ai-je dit. Mais non en restant dans la tête. Rien ne favorise plus le matérialisme que le dégoût inspiré par le spectacle d'idéals inopérants. Si les chrétiens ne veulent pas que le monde se reconstruise sans eux, c'est à dire sur le sable, il faut qu'ils disputent la matière aux matérialistes. Il ne s'agit plus seulement, comme en des époques moins déshéritées, de convertir ou de sanctifier des âmes en possession de leur assiette naturelle et jouissant de conditions d'existence à peu près normales ; il s'agit aussi de montrer au monde que le christianisme est capable de reconstruire l'homme et la Cité par en bas. Il y a là une question d'opportunité et d'urgence qui domine tout. Un homme affamé jugera de notre charité d'après nos aumônes plutôt que d'après nos sermons : de même le monde actuel, qui vacille sur ses bases élémentaires, accueillera le christianisme suivant les preuves que nous lui donnerons de la vitalité de notre foi dans l'ordre profane et temporel. L'idéal qui est en nous doit se manifester autour de nous : il faut que notre *état d'âme* modifie l'*état de choses* qui nous entoure. L'heure a passé où le chrétien pouvait se blottir dans sa vertu comme dans une serre : nous avons besoin aujourd'hui d'arbres de plein vent dont les fruits pendent au soleil...

Le monde attend l'incarnation de notre idéal. Il nous jugera à nos fruits. Il faut, pour que notre foi s'impose à lui, *que nous battions les idoles sur leur propre terrain.*

* * *

Nous avons longuement montré que le progrès de l'humanité n'est ni nécessaire ni continu et que tous les trésors de la culture, de la sa-

gesse et de la vertu sont menacés de perte et d'oubli à chaque tournant de l'histoire.

Est-ce là un motif de découragement ? Nous y voyons au contraire une raison d'agir et de lutter sans cesse. Si ce qui est s'identifiait à ce qui doit être, si, comme le pensaient un Condorcet ou un Spencer, l'évolution de l'humanité vers des états toujours supérieurs s'accomplissait à la façon du mouvement des astres ou de la croissance d'un organisme, nos efforts n'auraient plus d'emploi : il nous suffirait d'attendre béatement que les richesses promises ruissellent à flots de l'urne du temps. Mais nous savons bien qu'un tel progrès n'existe pas, qu'aucune conquête du passé n'est définitive et nulle promesse de l'avenir certaine, que tout ici-bas est sans cesse menacé et que nous pouvons tout perdre, jusqu'à notre âme — et c'est précisément dans cette incertitude que nous puisons notre courage et notre espérance. Car on n'espère qu'en ce qui pourrait ne pas être : une femme n'attend pas un enfant, un chrétien n'attend pas le salut de son âme de la même façon qu'un astronome attend une éclipse. Le culte naïf du progrès, qui fait du destin de l'homme une espèce de déploiement nécessaire de sa nature, engendre la paresse et le fatalisme. Mais rien ne peut nous fortifier plus dans la lutte que de nous sentir les comptables de notre destin et de savoir que nos biens les plus précieux sont aussi les plus fragiles et peuvent nous être ravis à chaque instant.

Cette constatation des échecs du progrès moral, ce spectacle d'un mal toujours combattu et toujours renaissant donnent l'impression d'un piétinement stérile de l'humanité sur les chemins de la vertu. Tout va aussi mal que jadis, et il ne semble pas que tous les efforts des gens de bien, depuis les héros et les saints jusqu'aux simples honnêtes gens, aient diminué la somme de misère et de péché du monde. A quoi bon alors la lutte et le dévouement, soupirera-t-on : on ne se bat pas contre un ennemi invincible. On doit se battre d'autant mieux, répondrons-nous, puisque la lutte est immortelle. Nous savons bien, certes, que le péché originel est comme une pieuvre dont on n'atteint jamais la tête et qui répare indéfiniment ses tentacules blessées. Mais cette amère constatation ne doit pas nous décourager. Le monde ressemble à un navire qui fait eau. Les hommes de bonne volonté, en conjuguant leurs efforts, rejettent sans cesse cette eau à la mer. On s'afflige de constater que le niveau de l'eau reste le même dans les cales du vaisseau : on oublie seulement de remarquer que, sans cet effort perpétuel, le navire aurait sombré depuis longtemps. Ainsi la vertu ne réalise pas le meilleur, mais elle évite le pire. Et n'est-ce pas là une consolation suffisante ? Sans

doute, nous ne ferons jamais de la terre un paradis. Mais n'est-ce rien que d'opposer une digue aux débordements de l'enfer ?

* * *

L'idée de cohésion organique et de lien vital, réside, on le sait, au sommet de notre table des valeurs. A la lumière de ce principe essentiel nous distinguerons, pour conclure, entre deux espèces de progrès : le progrès de type mécanique qui relève des lois de la matière et procède, comme nous l'avons vu, par substitution (ici l'expression « un clou chasse l'autre » se vérifie intégralement) et le progrès de type organique qui relève des lois de la vie et de l'esprit et qui se traduit par un processus d'assimilation et de croissance. Dans le premier cas, la rançon du progrès est une vraie perte : dans le second, elle se réduit à une élimination (ainsi, le christianisme a rejeté les formes caduques des civilisations anciennes, mais il a conservé leur âme). Et tout progrès nous apparaît sain ou malsain, suivant qu'il penche vers l'un ou vers l'autre de ces pôles.

Notre attitude à l'égard du progrès se déduit sans peine de ces prémisses. Il ne s'agit pas, sous prétexte que tout progrès dans un sens s'allie nécessairement à un recul dans un autre sens, de s'opposer indistinctement à la marche en avant de l'humanité. Il faut simplement savoir calculer la dépense et veiller à ne pas lâcher la proie pour l'ombre. Trop de novateurs impatientes et de révolutionnaires fiévreux ressemblent à ces sauvages qui échangent les dons les plus précieux de la nature contre des verroteries étincelantes. Tel fut, par exemple, le progrès des idées libérales, qui substitua aux cadres corporatifs et locaux de l'Ancien régime, la fausse liberté du prolétaire dans un monde asservi au joug absolu de l'argent. Ainsi une plante fragile, délivrée du tuteur qui la soutient, devient la proie des vents qui la brisent. Le progrès le plus désirable est celui qui comporte la moindre rançon, autrement dit celui qui s'adapte le mieux au passé.

Qu'est-ce d'ailleurs qu'innover, sinon adapter ? Il ne saurait être question de séparer le présent du passé : tradition et progrès ne sont pas des éléments antagonistes, ce sont les deux pôles d'une réalité unique ; et la suppression de l'un entraîne l'autre au néant. On ne crée qu'en conservant, mais on ne conserve qu'en créant. C'est le même principe vital qui plante les racines dans la terre et pousse les branches vers le ciel, et la querelle entre les conservateurs absolus et les novateurs sans frein ressemble à quelque scission monstrueuse entre les ra-

cines et les branches : quel que soit le parti qu'on prenne, c'est à la mort de l'arbre qu'on aboutit. La vie, par bonheur, qui répugne à ces choix massifs, finit toujours par unir ce qu'un esprit trop exclusif ou trop passionné sépare. Je n'invoquerai ici qu'un exemple, mais c'est l'exemple suprême. Qu'aurait dit tel chrétien fervent du 2^{ème} siècle, révolté à juste titre contre la persécution impériale et la corruption de « la Grande prostituée » de l'Apocalypse, s'il eût pu prévoir que l'Eglise du Christ éterniserait un jour, en l'intégrant, la langue, la culture, le génie de Rome et se baptiserait elle-même « apostolique et romaine » ? Et qu'aurait pensé un Tacite s'il eût su que le triomphe de cette vile secte, objet de son mépris patricien, sauverait jusqu'à la consommation des siècles l'âme de sa patrie ? Quel scandale auraient causé chez l'un et chez l'autre ces vers si vrais de Péguy parlant du Christ :

Et les pas de César avaient marché pour lui...
 Il allait hériter des lourds légionnaires,
 Il allait hériter de l'empire latin...

Ainsi donc, même la Révolution chrétienne, la seule qui eût à sa clef la puissance et le sang d'un Dieu, s'est adaptée au passé et l'a intégré. Dieu même, qui peut tout, n'a pas fait table rase...

Cela ne signifie pas que tout ce qui existe mérite comme tel d'être sauvé et intégré. Le progrès par assimilation et croissance implique l'élimination constante d'éléments caducs ou aberrants. Ne mérite d'être sauvé que ce qui, dans le passé, répond à ce qu'il y a d'éternel dans l'homme. La mentalité moderne offre, à ce point de vue, le spectacle d'un étrange paradoxe. D'une part, on croit à la malléabilité indéfinie de la nature humaine, on n'hésite pas à bousculer, au nom du progrès, les assises mêmes de cette nature, et de l'autre on s'incline avec respect, comme en face de nécessités immuables, devant les formes les plus artificielles et les plus malsaines de la civilisation. Si, en morale ou en politique, vous tenez compte, comme de réalités indiscutables, de la faiblesse éternelle de l'homme et de son besoin non moins éternel de cadres ou d'institutions qui le protègent contre lui-même, on vous accusera d'accepter servilement ce qui est, sans le moindre effort vers ce qui doit être. Mais si, par ailleurs, vous refusez d'accepter comme un fait définitivement accompli certaines conditions de la vie moderne (rupture des liens familiaux et locaux, émancipation sans frein des individus, loi du nombre, mécanisation du travail et de l'homme, etc.) pour réinstaurer à tout prix un climat social *semblable* à celui des meilleures époques du passé et conforme aux exigences profondes de notre

nature débile et blessée, le reproche inverse s'abattra sur vous : vous serez considéré comme un utopiste qui n'accepte pas ce qui est et poursuit d'impossibles rêves. La foi au progrès, suivant de tels principes, consisterait donc à se révolter contre la nature et à s'incliner devant la maladie. Étroit réaliste, celui qui accepte de ne respirer qu'avec ses poumons, mais nébuleux utopiste le tuberculeux qui veut guérir ! L'homme animal raisonnable, l'homme pécheur dès le sein de sa mère — est-ce là vraiment un fait acquis, une nécessité irréversible ? Fi donc ! Nous saurons bien remonter, au nom du progrès, jusqu'à l'ange et jusqu'à l'Eden. Mais les principes de 89 et ce monde défigurés par la tyrannie de la machine, de l'argent et de l'état, voilà le grand fait acquis et le seul courant qu'il soit interdit de remonter ! On repousse le dogme du péché originel, mais on accepte avec piété le dogme de l'irréversibilité des pires accidents de l'histoire.

* * *

Il s'agit donc de substituer au progrès matériel et mécanique le progrès spirituel et vivant. Il n'est de vrai progrès que le progrès digéré, assimilé par l'homme : celui qui nourrit et développe toutes les parties de son être et s'intègre dans l'unité de sa nature. Le progrès de type intellectualiste ou matérialiste, au contraire, ressemble à l'introduction d'un corps étranger dans l'organisme, et la perte d'un organe est souvent la rançon de l'acquisition de cet élément inassimilable, comme le prouve la montée d'un scientisme et d'un machinisme sans âme. Le vrai progrès accompli, le faux mutilé. Et cette distinction nous fournit un critère essentiel pour apprécier et départager les « nouveautés » apportées au monde par les grands hommes. Un Thomas d'Aquin par exemple, est grand parce qu'il unit dans sa doctrine la sagesse antique à la spiritualité chrétienne : il représente un accomplissement. Mais un Descartes est moins grand parce que, balayant toute pensée antérieure à la sienne, il consomme avant tout une rupture...

Nous concluons en affirmant que ce progrès qui accomplit ne peut exister qu'en climat religieux. L'homme n'échappe à la tyrannie de ses limites et de son péché qui retournent contre lui-même ses propres conquêtes qu'en s'unissant à Celui qui n'a pas de limites et qui a vaincu le péché. Dieu est le principe et le garant du progrès organique. Il a formulé la loi de ce progrès dans une phrase qui résume et résout la question : Je ne suis pas venu détruire, mais accomplir. En dehors de Lui, aucun *vrai* progrès n'est possible, et les plus brillantes réussites

de la civilisation sans Dieu tournent à la ruine et à la confusion de l'homme : Celui qui n'amasse pas avec moi disperse... La civilisation moderne, affolée et dressée monstrueusement contre elle-même, est placée dans l'alternative chaque jour plus évidente du retour à la barbarie ou du retour à Dieu.³

St. Marcel d'Ardèche.

GUSTAVE THIBON

³ Nous nous sommes abstenus de traiter ici le problème du point de vue strictement surnaturel. Remarquons d'abord que le péché originel constitue une déchéance dont l'humanité ne cessera jamais de ressentir les effets. Un poème aussi chrétien que l'*Ève* de Péguy n'est qu'une longue lamentation sur une perte irréparable d'innocence et de plénitude. La Rédemption des hommes opérée par le Verbe incarné atteste, il est vrai, d'une régénération surnaturelle et par conséquent d'un « progrès » spirituel infini : *mirabilis reparasti...* Mais la malice humaine et les efforts du démon n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais de faire obstacle à ce progrès, et la vie temporelle de l'Église reste soumise à la loi des cycles et des rançons. Qui oserait affirmer qu'il y a aujourd'hui plus de saints qu'aux premiers siècles du christianisme ? L'hérésie et l'apostasie prolifèrent en même temps que la foi se propage : l'effort missionnaire porte aujourd'hui jusqu'aux confins de la terre le nom et l'amour du Christ, mais de vieux pays qui furent les berceaux du christianisme deviennent simultanément « pays de mission » : des maîtresses branches pourrissent tandis que la sève circule dans les frondaisons les plus éloignées. Et les textes évangéliques concernant les épreuves des derniers temps (Quand le Fils de l'homme reviendra, qui aura la foi sur la terre ? etc.) sont bien loin d'annoncer un triomphe visible de l'Église. La victoire *absolue* du Christ sur le péché aura lieu dans l'éternel et non dans le temps.